

QUELQUES PROBLEMES DE REDACTION ET D'ANALYSE

des *TANTARA NY ANDRIANA*

L'œuvre du P. François Callet est assez connue de l'Académie Malgache pour qu'on puisse se dispenser d'en faire la présentation : on peut dire que l'un des premiers grands travaux de l'Académie fut de mettre à la disposition des chercheurs ce monument dont il restait au début du xx^e siècle quelques exemplaires seulement. Pendant plusieurs années ce projet préoccupa nombre de ses membres, et c'est après d'assez grandes difficultés que parut l'édition de 1908.

Or dès l'année suivante, l'ouvrage du Dr Rasamimanana et de M. Razafindrazaka critiquait l'insuffisance de l'information du P. Callet et soulignait l'absence de certaines traditions comme celle des Andriantompokoindrindra d'Ambohimalaza¹. Quelques années plus tard, l'objectivité des renseignements ethnographiques était fortement mise en doute par Charles Renel, dans son mémoire d'ailleurs très remarquable sur les Sampy². De telles publications eussent dû provoquer des enquêtes sérieuses sur les sources des *Tantara* et leurs conditions d'élaboration. Il n'en fut rien, et depuis près de cent ans que le P. Callet commençait son travail d'érudition, aucun ouvrage n'a été consacré à une critique d'ensemble de son œuvre.

Nous ne prétendons pas, après quelques mois seulement de travail, pouvoir donner des solutions aux problèmes nombreux que soulève une œuvre si riche. Nous nous en tiendrons ici à poser

1. *Contribution à l'histoire des Malgaches*, 1909 (2^e éd. 1957) pp. 1 et 45.

2. *Les amulettes malgaches*, Bulletin de l'Académie Malgache, 1915 pp. 33-299. Renel nie le monothéisme des anciens Merina, et attribue les déclarations, d'ailleurs nuancées, des *Tantara* à une influence chrétienne.

plus précisément quelques-uns d'entre eux, dont la solution nous semble déterminante, lorsqu'il s'agira de juger ce mémorial si précieux de la vie et de la pensée merina anciennes. Comme le libellé de cet exposé l'indique, la priorité sera accordée aux problèmes de rédaction.

1° *Problèmes de rédaction.*

On sait que les *Tantara* indiquent en général deux sortes de sources : les sources manuscrites et les sources orales. En fait, l'indication explicite de sources manuscrites est très rare, à peine la retrouve-t-on une dizaine de fois. Vu le titre donné dès la première édition des *Tantara*, en 1873, qui indique « Documents historiques, d'après les manuscrits malgaches », on peut supposer que le P. Callet a utilisé bon nombre de manuscrits sans le dire. Quant aux indications de sources orales elles sont bien plus fréquentes³, mais ne semblent pas non plus systématiques, comme on peut le démontrer en comparant plusieurs éditions des *Tantara* faites par le P. Callet lui-même. Finalement, on se trouve en présence d'un grand nombre de textes qui ne sont accompagnés d'aucune mention spéciale qui puisse nous renseigner sur leur origine : comment suppléer à ce manque ? Indépendamment de la trouvaille possible des manuscrits qui ont pu servir au P. Callet, ou de ceux qu'il a rédigés, il est évident que l'analyse interne des *Tantara* doit être entreprise, et qu'il faut déterminer dans quelle mesure les textes eux-mêmes renseignent sur l'origine des informateurs et les lieux où s'est informé le P. Callet. M. Chapus, dans l'introduction à la traduction des *Tantara*, affirme que ces informateurs sont nombreux⁴. M. Valette dans un remarquable article sur les sources du règne d'Andrianampoinimerina, déclare que les informateurs du P. Callet sont originaires des clans Tsimahafotsy et Tsimiam-boholahy, c'est-à-dire d'une partie seulement de l'Avaradrano, à l'exclusion même des Mandiavato⁵.

Deux moyens principaux semblent pouvoir être utilisés pour entreprendre la critique des *Tantara* : le premier consiste à reconstituer la biographie du P. Callet et les divers lieux où son apostolat le fit séjourner. La biographie du P. Callet, donnée brièvement dans l'un des premiers bulletins de l'Académie Malgache, développée dans l'ouvrage du P. Boudou et le *Firaketana ny fiteny sy ny*

3. Le P. Callet n'a pas retenu de formule systématique pour les fournir : tantôt avant le texte, tantôt suivant le texte, mais sans qu'on puisse savoir exactement à quel endroit commençait la déclaration orale, autrement que par un début de paragraphe. Mais la disposition des paragraphes a varié d'une édition à l'autre !

4. Académie Malgache, Collection de Documents IV, *Histoire des Rois*. Tome I, p. 3.

5. VALETTE J. *Pour une histoire du règne d'Andrianampoinimerina*. Revue Française d'histoire d'Outre-Mer. Tome LII — 1^{er} trimestre 1965 — n° 186 (paru en nov. 1965), p. 281.

zavatra malagasy (où se trouvent certains détails qui n'apparaissent pas ailleurs) est connue suffisamment pour montrer que le P. Callet a séjourné très longtemps à Tananarive et dans le Vakinisisaony et en particulier à Alasora ; il alla ensuite dans l'ensemble de l'Avaradrano à l'exclusion d'Ilafy semble-t-il, jusque très loin dans le nord. Tout cela donne déjà des lieux *possibles* d'information : mais on ne saurait conclure que le P. Callet s'est *effectivement* renseigné à ces endroits.

Reste donc un second moyen, qui repose sur le texte même des Tantara et les indications qu'il fournit, indications qui nous l'espérons pourraient être complétées — mais la chose est loin d'être certaine — par la découverte de manuscrits originaux ou ceux du P. Callet lui-même.

Les indications textuelles sont de deux sortes : d'abord ce qu'on peut appeler les « monographies » insérées à l'intérieur des Tantara. Consacrées à la gloire de tel groupe ou de tel autre souvent localisé à certains endroits de l'Imerina⁶ elles confirment assez nettement que le P. Callet, parallèlement à ses préoccupations d'ordre apostolique, eut toujours le soin de s'enquérir méthodiquement du passé. Mais, somme toute peu nombreuses, elles ne peuvent servir de base à des raisonnements qui embrassent l'ensemble de l'ouvrage. Au contraire, le second genre d'indications textuelles est susceptible d'applications générales, et, propre à la structure de la langue malgache, il offre des possibilités d'analyse jusqu'ici inexploitées. Nous voulons parler ici des particules locatives qui précèdent obligatoirement chaque complément de lieu.

Ordinairement appelées « adverbes » par les grammairiens classiques, elles sont d'un emploi si large que cette appellation ne reflète peut-être pas exactement leur signification. Quoi qu'il en soit, ces particules renseignent très précisément l'auditeur sur la situation du narrateur par rapport au lieu dont il parle. Ainsi « aty Alasora » signifie ou bien que l'informateur se trouvait à Alasora au moment de sa narration, ou bien qu'il avait mémorisé son texte lorsqu'il se trouvait à Alasora ; de toute façon, une telle indication indique très sûrement que la tradition en question a été élaborée à Alasora, ce qui est finalement pour l'historien le plus important. En outre, cette indication est si intrinsèquement liée au chapitre ou au paragraphe où elle se trouve insérée qu'elle présente un énorme avantage sur toute indication des sources qui serait extérieure à l'ouvrage.

L'application d'une telle méthode est en fait très délicate, et chaque ensemble de textes pose des problèmes très particuliers. Donnons cependant un bref résultat : les événements principaux du règne d'Andriamanelo, ainsi examinés, ont pu être déterminés

6. Ainsi les pages concernant les Zanak'Andriamborona (des Tsimahafotsy d'Ambohimanga), ou les Zanak'Andrianato (Ambatomainy et Manohilahy), ou encore la geste des Tantsaha (du temps d'Andriamasinavalona et d'Andrianampoinimerina), etc...

comme ayant été recueillis à Alasora, Ambohitrabiby, et Tananarive ; et d'après les dates de publication du premier volume des *Tantara*, c'est l'ensemble de paragraphes venant de Tananarive dont il aurait eu connaissance en premier lieu. Cette conclusion, qui ne concerne que trois pages des *Tantara*, montre combien la méthode est riche en renseignements de toutes sortes, surtout si l'on tient compte en même temps des dates de parution des divers passages des *Tantara*. Il faut avouer aussi qu'un grand nombre de textes historiques échappe à cette possibilité d'examen, mais d'ores et déjà l'information du P. Callet apparaît comme très étendue.

2° *Problèmes d'analyse :*

Nous ne les envisagerons ici que très rapidement, et sur un plan très général, puisque c'est en fait toute la tradition merina qui se trouve concernée lorsqu'on soulève la moindre question posée par ce monument d'histoire et d'ethnographie.

A) Parmi les questions nombreuses que soulèvent les récits historiques, la plus embarrassante est évidemment celle des textes contradictoires. Pour prendre un exemple-type, la délivrance d'Andriamasinavalona, prisonnier de son fils à Ambohidratrimo, est racontée en deux fois⁷ ; et à prendre chacun des deux textes à la lettre, on se trouve en face de telles discordances qu'on est tenté de dénier toute valeur historique à l'un d'eux, ce qui revient en somme à mettre en doute l'objectivité de la tradition dans son ensemble. En fait, ces contradictions se révèlent extrêmement significatives des mobiles de conservation ou de réinterprétation des événements historiques en d'autres termes, une fois qu'a été dégagée, par une analyse d'ordre philologique, la structure du récit, on s'aperçoit qu'aucune tradition ne semble avoir été élaborée et conservée pour ainsi dire gratuitement, c'est-à-dire à seule fin de raconter une histoire objective. Ce sont au contraire des mobiles d'ordre culturel qui ont présidé à son élaboration et à sa transmission. En l'occurrence, les deux versions contradictoires mettent en relief l'amour des Merinatsimo pour leur roi et l'opposition aux Marovatana, à ce point que le récit n'était certainement pas fait pour donner les conditions précises de la délivrance d'Andriamasinavalona. Et, conclusion paradoxale, c'est le texte qui paraît le plus suspect (du point de vue de l'histoire événementielle) qui révèle le mieux ce qu'un Merina pensait de ce grand règne en quelque sorte idéalisé.

Il serait évidemment prématuré d'avancer des hypothèses à propos des *Tantara* tout entiers, tant que l'œuvre de Raombana

7. Premier récit : les Merinatsimo paient 7 000 piastres (*Tantara*, p. 311) et le roi est reçu triomphalement à Tananarive.

Deuxième récit : évasion du roi. (pp. 313-314). Le premier récit comporte une interpolation qui est proche du deuxième (pp. 312 paragraphe 2).

étudiée par M. Ayache, n'aura pas été publiée, et que d'autres manuscrits malgaches, conservés aux Archives de la République Malgache, n'auront pas été décrits. Car ce n'est que lorsqu'un « corpus » des traditions merina reposant sur les manuscrits malgaches et les enquêtes européennes, aura été constitué, que les conclusions d'ensemble pourront être tirées, sur la valeur historique des récits traditionnels. Nous indiquons seulement ici la perspective selon laquelle ceux-ci nous sembleraient devoir être confrontés ; mais leur collecte et leur classement nécessitera sans doute de longues périodes de travail. M. Ayache, comme on le sait, s'y emploie avec des étudiants d'histoire depuis un certain temps.

B) Les descriptions ethnographiques, considérées globalement, font surgir un problème d'un genre tout différent, qui me paraît pouvoir être posé dans les termes suivants :

Jusqu'à présent, les descriptions de coutumes et de faits de pensée ont été utilisées comme si elles représentaient une sorte de « système culturel », formant un tout, s'effondrant peu à peu au cours du XIX^e siècle. Mais est-il vrai que cette somme de descriptions ethnographiques des Tantara forme *un* système unique, en quelque sorte préexistant à l'influence européenne à n'importe quelle période de l'histoire merina ancienne ? Bien des indications laisseraient supposer au contraire que la société merina ancienne, chargée d'histoire, a subi au cours de cette histoire d'assez nombreux événements pour qu'il se soit produit un certain nombre de changements culturels. Ainsi les saunpy ne semblent pas avoir toujours joué le même rôle ; certaines notions comme celle du « fanjakana », paraissent avoir notablement évolué... Et quand on sait que chaque coutume est rapportée par la tradition comme liée à un règne, on peut supposer que la culture merina ancienne a considérablement évolué dès avant le XIX^e siècle. Bref, comme l'article récent de M. Ravoajanahary sur le règne de Ralambo le démontre pertinemment l'histoire culturelle des anciens Merina est complexe, bien plus que ne le laissent supposer les publications sur tel sujet d'ethnographie, jusqu'ici parues⁸.

Cela revient à dire que l'ensemble de l'histoire merina ancienne ne peut pas être considéré comme une période synchronique, c'est-à-dire où l'évolution des idées ou des coutumes a été si peu marquée qu'on peut la négliger. On sait en effet qu'une analyse culturelle doit tenir compte très soigneusement de tels facteurs historiques, et qu'elle doit sous peine d'être faussée, choisir des tranches d'histoire assez minces pour que ces facteurs historiques puissent être considérés provisoirement comme négligeables. Or ce que l'on connaît de l'histoire merina antérieure à l'arrivée plus massive des Européens, rien qu'en s'en tenant aux données traditionnelles, suppose au contraire de profonds bouleversements

8. Annales de l'Université — Série Lettres et Sciences Humaines n° 4 *Ralambo et ses légendes* (pp. 219-231).

sociaux et culturels. Il sera donc nécessaire de la diviser en tranches d'histoire plus réduites, considérées à leur tour comme faisant un tout, et dotées d'une relative unité. De telles tranches d'histoire ne correspondraient pas nécessairement à tel ou tel grand règne comme celui de Ralambo ou d'Andriamasinavalona, précisément parce que les changements qui se produisent à de tels règnes sont trop sensibles pour ne pas avoir eu de répercussion sur les idées et les mœurs. Ces tranches d'histoire sembleraient plutôt devoir être définies *entre* les grands règnes, précisément lorsque s'élaborait le souvenir historique de ces derniers. En somme, pour considérer les choses d'un point de vue pratique, il faut redistribuer systématiquement les données ethnographiques suivant le cadre historique qui est finalement le support véritable de la tradition merina, puisqu'il est senti par le narrateur malgache comme tel.

Que conclure de ce rapide exposé ? Délibérément, nous nous sommes abstenus d'amener des solutions nouvelles sur des sujets particuliers, précisément parce que ce survol de quelques problèmes parmi bien d'autres montre qu'il reste un immense travail de classement et peut-être surtout de réflexion, préalable à de telles solutions. Sans même replacer l'Imerina dans l'ensemble des autres ethnies malgaches (ce qu'une grande synthèse culturelle devrait considérer), la valeur des traditions merina est loin d'avoir été déterminée, mais les constructions sont encore à faire.

R.P. DELIVRE